

Je glisse lentement vers le fond de la piscine, c'est si calme ici. Mes yeux sont grands ouverts, il n'y a pas de bruit, seule une vibration me parvient, ce pourrait être un chant, un langage que je ne connais pas et cependant il m'est familier. J'ai six ans, je me sens bien, je vois tout, et même, même, je pourrais presque respirer, il manque peu de chose, je pourrais y arriver, en m'habituant. L'eau est douce, mon corps je le sens à peine, mes cheveux se déploient, ma tête est allégée, je ressens de la quiétude, de l'entente, une union. L'eau s'unit à moi, m'accueille dans mon entièreté, je me laisse couler sans résistance, dans le confort de ce coussin moelleux, transparent, au discours sans mots. Je me sens bien sous l'eau. Je voudrais tellement respirer et continuer mon chemin, vers le grand bain, ce n'est pas si loin, je pourrais me mettre en mouvement, parcourir la distance, bouger mes bras, il

me suffit d'une impulsion, ma volonté. Une forme s'avance vers moi, je la regarde venir, c'est une personne mais cela pourrait être un poisson, une étoile de mer, un hippocampe. Une main épaisse enserme mon petit poignet et d'un coup je me retrouve à la surface. Tout de suite le bruit déchire mes tympans. Ma mère et mon grand-père sont debout au bord du bassin, ils parlent fort, pointent mes flotteurs oubliés avant que je me mette à l'eau. Je ne me rappelle pas ma réaction face au chambardement autour de moi, je n'ai pas l'impression d'avoir eu besoin de respirer à pleins poumons une fois à l'air libre. Ce dont je me souviens c'est la béatitude sous l'eau, la félicité, la gratitude éprouvées.

Depuis mon enfance, depuis que j'ai coulé, je rêve souvent que je nage dans la mer, sous l'eau, et que je respire, je respire tellement bien, c'est d'une simplicité et d'une fluidité étonnantes, jouissives, personne ne me dit comment faire, à quel rythme, personne ne me dit ce qui est bon ou mauvais pour moi, une fois dans l'eau je le sais déjà, je le sens, c'est inné, je suis un animal. Je nage, la lumière et le bleu du ciel plongent avec moi, le jour entre à travers les flots, je suis en vie d'une autre manière, plus simple et plus intense à la fois. Il n'y a pas besoin de compréhension mentale, tout est intégré sans explication, sans raisonnement, non pas que les mots ne servent

à rien, je peux les formuler dans ma tête, mais ils ne correspondent pas à ce que je ressens, à ce que je vis sous l'eau, à mon âme de baigneuse, d'algue, de corail ou de poisson aux écailles colorées. Les mots ne peuvent calquer ce monde sans barrières, cette étendue qui ressemble à l'infini et qui pourtant se finit, sur la roche, le sable, au pied d'une falaise ou dans un port. Alors les mots se taisent.

L'eau prend la forme de toute entité qui s'y plonge, elle l'accueille, l'accompagne, ne l'oblige à rien, la laisse se mouvoir, lui offre la possibilité d'apprendre quelque chose sur elle-même et sur cet héritage qui l'entoure, dans le silence et l'ondulation de sa source. L'eau s'élève en vapeur dans le ciel, revient en gouttes de pluie à la terre et allaite ses profondeurs. Sans le cycle de l'eau tout serait sec et mort. L'eau nourrit tout ce qu'elle touche, elle est débordante de fertilité, s'écoule par les rivières et les fleuves, elle tombe du ciel, presque divine, on craint souvent qu'elle ne vienne pas, on la guette, on la prie, on la maudit quand elle est chargée d'une trop grande énergie, d'une intensité si puissante qu'elle dévaste tout sur son passage, elle fait peur alors, les larmes des êtres humains se mêlangent à elle quand soudain ils sont trop petits face à sa grandeur, et qu'ils en meurent. On la prie, de tout son cœur, lorsqu'elle s'absente, qu'elle laisse passer les jours et les semaines, on

l'implore de revenir, on la supplie de descendre du ciel pour nourrir la terre afin de rendre sa vigueur à ce qui est en train de sécher et devenir poussière.

Mais le plus souvent, depuis que notre terre est en mouvement, l'eau est source de vie, elle est la vie.

Journal. Lucie.

Lucie ouvrit la porte de chez elle, comprit aussitôt ce qui allait arriver, même si elle s'était mise à penser, les jours passant, que personne ne viendrait. Elle attrapa son sac, le glissa en bandoulière sur son épaule, se tourna vers la porte qui grinça car l'un des hommes, sur le palier, venait de la pousser avec son pied pour l'ouvrir en grand.

Vous êtes Lucie Mandel ? demanda le plus jeune des deux hommes. Oui, répondit-elle. Police judiciaire, vous allez être placée en garde à vue à compter d'aujourd'hui, 13 h 40. Nous vous emmenons au commissariat national. Lucie entendit la déclaration sans pouvoir se l'approprier, elle demeura immobile face au papier qu'on lui tendait. Vous comprenez ce que je viens de vous dire ? insista le jeune policier. Comprenez-vous chaque mot que je viens d'énoncer ? Lucie baissa les yeux, ce que le policier prit pour

un oui alors qu'elle observait le pied de l'homme qui avait poussé la porte, ou peut-être le papier tendu. Elle leva le regard, l'arrêta au niveau de la ceinture du policier, aperçut les menottes qui y étaient accrochées, ne voulait pas que celles-ci passent du cordon de cuir à ses poignets. Elle demanda aussitôt s'ils pouvaient éviter de la menotter le temps de traverser le Vieux-Nice, elle connaissait trop de monde, ce serait pesant. Les deux hommes échangèrent un signe avec les doigts. D'accord, mais on vous a à l'œil, dit le plus vieux. Lucie sortit sur le palier, ferma sa porte à clé, descendit l'escalier avec son escorte. Elle eut une furieuse envie de fumer. Il fallait qu'elle allume une cigarette. Là encore elle demanda un accord qui lui fut octroyé. Dehors, Lucie ouvrit son sac, surveillée par les policiers, elle prit une cigarette, l'alluma, aspira puis souffla un nuage de fumée.

Le Vieux-Nice, où elle habitait, était un village piéton dans la ville. Lucie allait devoir croiser des gens qu'elle connaissait, entourée de deux policiers. Elle commença à regarder autour d'elle, une impression de ralenti gagna son champ de vision. Elle vit le boucher, le boulanger, le vendeur d'épices, celui de savons à la lavande et huile d'olive, elle rencontra leur regard perplexe. Elle aperçut des voisins,

des enfants avec qui elle parlait de temps à autre. Au fur et à mesure qu'elle avançait, Lucie jetait son regard sur les immeubles ocre, roses et jaunes, sur le linge qui séchait aux fenêtres et, plus haut, tout en haut, son regard s'accrocha au ciel d'un bleu perçant, qui se découpait en forme d'étoile ici et là, tant les immeubles du Vieux-Nice sont rapprochés. La première fois qu'elle était entrée dans ce labyrinthe de rues, aussi petit soit-il, elle s'était perdue. Mais elle vivait ici depuis plusieurs années maintenant, tout lui était connu dans les moindres détails. Elle n'avait pas peur à ce moment, le Vieux-Nice la rassurait, elle se sentait chez elle, foulait les gros pavés parfois mal agencés où l'on a tendance à se tordre les chevilles, elle marchait et tournait dans les rues en sachant exactement où elle se trouvait. Ils arrivèrent cours Saleya, une place piétonne toujours inondée de couleurs, c'était le jour du marché aux fleurs. Ils marchaient encore lorsqu'un des policiers s'arrêta pour répondre à un appel téléphonique. Lucie, pour la première fois, sentit son cœur se serrer. Elle se tenait au pied du rocher de Nice et, au-dessus d'elle, sur la colline du Château, se trouvait un jardin avec vue sur la mer et la baie des Anges, une vue où la Méditerranée se déployait avec des nuances de bleu et où l'écume léchait les plages de la promenade des Anglais.

L'eau à perte de vue. Le soleil strident sur les crêtes des vagues. L'eau dans laquelle elle nageait tous les jours, l'eau qui l'éloignait de la terre et dans laquelle elle retrouvait sa force vive. Être en état d'arrestation était une chose, ne plus pouvoir se fondre dans la mer en était une autre. Être privée de l'eau, ce n'était pas possible. Être loin de ce qui constituait sa propre respiration, ce n'était pas possible. Elle pensa à Anaïs et perçut à nouveau, de façon vive, ce que représentait la perte de son amie. Elles ne nageront plus côte à côte, ne plongeront plus ensemble, elles ne riront plus entre deux vagues. Les confidences au cours de leurs baignades, rythmées par le ressac, vont disparaître à jamais.

La marche reprit. Ils quittèrent le Vieux-Nice, passèrent sous une arcade en pierres blanches, furent éblouis par la lumière éclatante. Les policiers mirent leurs lunettes de soleil, Lucie plissa les yeux. La mer s'étendait de l'autre côté de la route, au pied de la promenade des Anglais, elle s'étendait à l'infini, il n'y avait pas de vent, l'eau remuait d'une douce cadence, on entendait son chant, qui fut rapidement couvert par la voix du plus jeune des policiers disant la voiture est là, arrêtez-vous. Lucie trouva cela brutal. Postée à côté du véhicule elle regarda l'homme plus âgé ouvrir la portière arrière. Il s'approcha d'elle, la menotta, lui fit baisser la tête, la fermeté du geste la

surprit. Le policier l'obligea à se pencher et prendre place dans l'habitacle. Un bruit de clés se fit entendre, le moteur vrombit, la voiture longea la plage puis s'enfonça dans la ville. Lucie ne se retourna pas.

Madame Hart, ma professeure principale au collège, qui est aussi professeure de français, a les yeux bleus, les cheveux blonds, des joues poudrées. Une rose. C'est le nom que je lui donne, Rose. Toute l'année c'est ainsi que la classe l'appellera, parce que madame Hart fait l'unanimité. Vraiment elle est douce. À tel point que lorsqu'elle fait cours, on a l'impression que tout se passe au ralenti, on se met à rêver, bercé par sa voix angélique et ses gestes gracieux. Il faut dire que j'ai une mère qui a le regard noir, l'intonation sévère, les mots tranchants. Dès le matin, mon frère et elle se hurlent dessus, alors madame Hart, quand elle arrive, revêt à mes yeux la délicatesse d'une poupée de porcelaine, je me demande même si un jour, au beau milieu du cours, elle ne va pas se casser. Je me dis que madame Hart n'a pas connu d'accident de parcours. Pour être belle

et douce comme ça, c'est que la vie l'a préservée. Il n'y a pas eu de noir dans son enfance, pas de moment où le temps se fige, pas d'ombre qui surgit de nulle part ni de silence obligé. Non, madame Hart sent le jasmin et fait des cakes au citron, elle donne des cours de français parce qu'elle aime la musique des phrases, les mots effleurent ses lèvres, les poèmes qu'elle lit volent dans la classe pareils à des papillons, même les règles de grammaire, avec elle, deviennent des perles miroitantes alignées sur un collier.

Je suis sage et appliquée depuis le jour où je suis entrée à l'école. J'ai peur de ne pas bien connaître mes leçons et les récite encore le matin sur le chemin. Seulement en 5<sup>e</sup>, je suis assise à côté de Léa, et Léa me fait rire, elle est très drôle, et pas farouche. Les bêtises commencent, les punitions tombent, les notes baissent. Léa et moi passons notre temps à parler, y compris pendant les cours. Cette fille éveille en moi une disponibilité que je ne me connaissais pas, elle pose l'éventualité de faire autrement, de sortir d'un carcan. Je m'en donne à cœur joie, quand je ris je ne pense plus à rien.

Sauf pendant les cours de madame Hart où je me fige, me fonds dans sa voix, où j'appelle son regard, que ses yeux bleus et sa bonté se posent sur moi. Madame Hart est une sainte. Une star. Une actrice qui joue du théâtre sur l'estrade de la classe, récite des

poèmes, raconte Molière, nous demande ce qu'on en pense. Personne jusqu'à l'apparition de cette femme ne m'a demandé ce que je pensais de ce qu'on me dit, d'habitude on me demande de faire, on m'oblige à. Je fais partie des enfants sous perfusion d'injonctions. Ce serait bien que tu. Il faut que. Pense à. C'est l'heure.

Mais pas madame Hart qui demande à chaque cours : quelqu'un veut en parler avec moi ? Elle dit ça, ma professeure, elle dit avec moi. Je ne lève pas la main, par timidité et par peur de poser une question idiote. Cependant je lui suis reconnaissante de penser à moi, à celles et ceux dont un jour la parole s'est refermée sur l'usage de l'expression libre.

Et puis il y a Léa, la folie de Léa, son rire, ses idées loufoques, parfois je suis obligée de m'arrêter en montant l'escalier qui mène à la classe tant j'ai des crampes au ventre à force de rire. Je ne suis pas en reste. Les semaines passent et je me déploie, me vautre dans cet espace de liberté où je peux dire n'importe quoi, ce qui me passe par la tête, divagation, délire, fable, une pure fiction de mon esprit qui se délire.

Rappel à l'ordre. Calmez-vous. Lucie, allez à la photocopieuse avec ces exercices, trente copies s'il vous plaît, ordonne le professeur de mathématiques. Je n'ose pas dire que je ne sais pas où se trouve la

machine. Je tâtonne. M'approche d'une porte, tends la main vers la poignée, la retire aussitôt. J'écoute, au cas où le bruit de l'engin sortirait d'une pièce. Je vais un peu à droite un peu à gauche, quand j'entends une voix vers laquelle je m'avance. J'écoute derrière la porte. C'est un son rocailleux, peut-être un homme. Des mots rêches me parviennent, des mots qui râpent, des silences lourds, des questions froides, puis le mutisme. Je m'éloigne, j'attends cachée dans un coin. Quelqu'un sort enfin de la pièce, passe devant moi sans me voir, cette personne est madame Hart.

La stupeur. Le désarroi. Je suis immobile, le dos plaqué au mur. J'entends encore la voix de ma professeure, ses intonations tristes, la souffrance dans ses silences. Je pense à la vie brutale, celle que je ne pouvais imaginer s'introduire dans l'existence de cette femme et je me dis, la mort dans l'âme, pas elle, pas madame Hart.

Journal. Lucie.